

Le métier et la mort

Ouanessa Younsi

Number 816, Spring 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/97864ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Younsi, O. (2022). Le métier et la mort. *Relations*, (816), 11–11.



Photo : François Mellet

Ouannesss Younsi

L'auteure est poète et psychiatre

LE MÉTIER ET LA MORT

Quiconque pratique le métier sait que la mort devient une habitude. Au premier pendu, il a vomi. Au second, il a pleuré. Et depuis qu'il ne compte plus les trépassés, il parvient à manger des croustilles après avoir vu un cadavre. Est-ce l'expérience ? Ou moins d'amour devant la fin ?

Ne pas craquer. Il y a déjà assez de soleils à soigner. Ce qu'on touche. Ce qu'on perd. Et lorsque la cloche de la caserne sonne, il embarque avec ses collègues dans le camion qui le faisait rêver, enfant, lorsque son père battait sa mère — un camion immense, qui pourrait écraser son père.

Il n'a pas fini son sac de chips. Le laisse sur la table à côté d'une canette, comme un foie vide. Il porte l'uniforme qui le faisait rêver, enfant, lorsqu'il voulait changer de peau. Ou prendre le train qui passait dans sa mémoire et ne revenait pas. Il souhaitait alors un nouveau corps. Il a opté pour l'uniforme, comme on choisit un bouche-trou au ballon-chasseur dans la cour d'école.

Dans le camion qui file à vive allure, il ressent l'ivresse, comme lorsqu'il a frappé son père, qui avait frappé sa mère. Il a grandi très vite : l'enfance dure jusqu'ici. Les lumières d'urgence illuminent la ville. Cela ressemble à du sang. Il repasse la liste d'épicerie dans sa tête — *ne pas oublier le brocoli* — tandis que le camion fonce vers minuit. Il pense : *j'aurais dû apporter mon sac de chips*, en sentant son corps, mais pas son âme. Avec les années, il n'y croit plus. Il voit plutôt des êtres qui brisent, comme des motos à réparer. Lorsque sa mère est morte, il a senti un souffle. Un os qui tremble dans le temps. Il a songé à Dieu puis il a ouvert la télé et cela a passé. Comme une nausée. Ou une feuille morte dans un ruisseau.

Le camion se stationne. Trois minutes trente-deux secondes. Le temps que la mort tire sa langue, pas son arme. La porte est ouverte. Il entre. Dans son métier, il est toujours chez lui. Il n'a pas quitté son passé. Cela prend beaucoup de deuils pour avoir une enfance.

Sur le divan, un corps. À ses côtés, une femme enceinte. Et dans la pièce, une odeur de corbeaux écrasés. Il pose les questions qu'on lui a apprises à l'école, tout en sortant un masque à oxygène. La femme retient ses larmes. Lui aussi, lorsque sa mère est morte, il retenait ses pleurs. Il

pense : *dommage, l'homme ne connaîtra pas son petit-enfant*, en prodiguant l'oxygène tandis que son collègue appelle les ambulanciers.

Il préfère les feux. Moins d'humains. Que des flammes comme des fantômes, des pères à abattre. Franchise des incendies hauts comme des églises.

L'homme n'est pas tout à fait bleu. Le corps boit l'oxygène comme du lait. Il pense *corps* car, inconscients, les êtres semblent des bibelots, des vases sans fleurs. Il se tourne vers la femme. *C'est votre père ?* Il ignore pourquoi il le lui demande alors que cela saute aux yeux : le nez, les traits, le cœur sont de la même teinte.

Elle acquiesce en hochant la tête et en tenant la main de son père pendant que lui continue le vent dans la bouche. Peut-être a-t-il parlé à la femme enceinte parce qu'il avait besoin de montrer son visage ? Ou parce qu'elle lui rappelle sa mère, lorsqu'elle était enceinte de son frère ? Comme il aurait voulu tuer son père. Mais son frère l'a fait avant lui, son frère toujours en prison depuis tandis que lui sauve les vies de pères.

La femme ne lâche pas la main. Lui continue d'être un vent dans le rêve d'un père. Il quitte son histoire, mais pas le geste de transporter de l'oxygène comme du pétrole.

Il voit des livres jonchant le sol, tels des raies qui ont péri. Il voudrait interroger la femme, mais juge que cela serait indécent. La femme n'est plus qu'une paume pleine d'eau. Elle pleure. Comme s'il la voyait se masturber, il détourne le regard, inconfortable, si inconfortable, devant une enfant qui aime son père. ■